

La longue marche de Lorraine Guay (1943-2022)

Gilles Bibeau

Number 818, Fall 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99663ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bibeau, G. (2022). La longue marche de Lorraine Guay (1943-2022). *Relations*, (818), 48–50.

LA LONGUE MARCHE DE LORRAINE GUAY (1943-2022)

Décédée le 17 juin dernier, Lorraine Guay laisse un grand vide au sein du comité de rédaction de Relations ainsi que dans les nombreux lieux de militance qu'elle a marqués par son action et sa personnalité attachante. Ses amis de longue date Gilles Bibeau et Ellen Corin lui rendent hommage dans ces textes retraçant certains jalons d'une vie d'engagement hors du commun qui n'a pas fini d'inspirer celles et ceux qui ont eu la chance de croiser son chemin.

...

Gilles Bibeau

L'auteur est anthropologue, professeur émérite de l'Université de Montréal et membre du comité de rédaction de *Relations*

« La marche politique pacifique recèle un immense potentiel “révolutionnaire” quand elle réussit à coaliser des gens de tous les secteurs de la société sur la base de leur citoyenneté commune, non pas au-delà des différences mais plutôt en les assumant collectivement. »

Lorraine Guay

Ces mots écrits par Lorraine dans *Relations*¹, nous les lisons aujourd'hui comme une sorte de testament intellectuel dans lequel elle définit l'éthique de l'engagement qui a donné un fil conducteur à sa vie. La richesse de son monde intérieur s'est exprimée à travers une incroyable diversité de luttes et de combats menés, pendant 60 ans, contre les désordres du monde et dans une quête jamais achevée pour refonder, sur des bases plus justes, les sociétés : la sienne propre mais aussi celles d'autres pays. Les mouvements progressistes de gauche furent les lieux où s'est élaborée sa « posture de vie » fondée sur une réflexion autocritique, constamment renouvelée, au



Photo : Gilles Pilette

sujet de la légitimité de tous ses engagements. Tout retour sur la vie de l'infatigable Lorraine doit commencer par reconnaître que l'engagement militant a été pour elle une sorte de principe supérieur auquel il lui était impossible de se soustraire. De plus, l'engagement à long terme — « nous sommes des coureurs de fond », aimait-elle dire — s'imposait à elle comme un devoir moral assurant une formidable cohérence à son parcours, dans lequel vie personnelle, vie familiale et vie professionnelle s'enroulaient l'une dans l'autre.

Allergique à toutes les injustices, Lorraine n'a jamais cessé de lutter pour que la « vie bonne » — définie par Paul Ricoeur comme une « vie digne d'être vécue » — puisse être un jour l'affaire de tout le monde. Plus que quiconque, elle savait, comme l'a écrit Francis Scott Fitzgerald, que « le monde est sans espoir » mais qu'il faut néanmoins « être résolu à le changer ». Elle savait aussi que le changement ne peut s'obtenir qu'à long terme, une action à la fois et par des réformes successives, et qu'aucune victoire contre l'injustice n'est définitive. Sa

stratégie de changement s'est construite sur trois piliers : un respect absolu à l'égard du savoir des personnes marginalisées, exclues et opprimées, qui sont les premières actrices de leur propre libération — ne pas se substituer aux autres mais plutôt soutenir leur action ; une militance de type réformiste qui se fait d'une manière générale à l'intérieur des cadres existants mais qui peut aussi avoir recours, lorsque les circonstances l'imposent, à des actions de type révolutionnaire ; et l'engagement au sein de groupes et de collectifs qui s'inspirent, entre autres, de mouvements de conscientisation à la Paulo Freire et de la théologie de la libération. Cette triple approche a permis à Lorraine de se voir comme une co-militante travaillant constamment en équipe, dans un effort de cohérence entre le dire et le faire, et dans un « décentrement » par rapport aux valeurs néolibérales dominantes.

Il convient de rappeler que l'ancrage militant primordial de Lorraine s'est fait dans le cadre de la Jeunesse étudiante catholique (JEC), où elle a puisé les grands principes — le voir, le juger et l'agir — qui sont au fondement de sa philosophie de l'engagement, laquelle s'est évidemment enrichie au fil du temps. Dans les années 1960, quand Lorraine s'affranchit — elle est dans la jeune vingtaine — du cadre religieux étroit et étouffant prévalant au Québec, sa rupture avec l'institution ne l'éloigne pas des grandes interrogations qui sont au fondement de la condition humaine. Elle rejette les dogmes étroits et trop rassurants mais conserve son aspiration à quelque chose d'absolu, ce qu'elle traduit en disant : « Le mystère et le doute ne me dérangent pas. »

Pour Lorraine, l'idée de « personne à part entière » n'a jamais été une simple formule. Son action a toujours visé à donner la parole, à sensibiliser les personnes au fait qu'elles sont dignes d'être écoutées, qu'elles peuvent de plein droit s'engager dans un dialogue avec le reste de la société, qu'elles possèdent un savoir enraciné dans leur expérience propre et qu'il faut dès lors donner force et mots à cette expérience. Les mouvements sociaux étaient pour elle le canal le plus ouvert et le plus solide pour cristalliser ce savoir populaire, en révéler les prémisses et les modes d'action, et déployer son efficacité. Une action « par et pour » les personnes en situation de marginalité. Une action qui anime et qui stimule, qui ne parle pas à la place des autres, qui ne prend pas les rênes du pouvoir, fût-ce de façon « bien intentionnée ».

Engagement internationaliste

C'est au cours d'un séjour de quatre ans à Paris (1968-1972) — durant lequel Lorraine travaille pour la JEC internationale — qu'elle découvre, notamment au contact de militants brésiliens ayant vécu la torture, le caractère brutal des dictatures souvent soutenues par les États-Unis et le Canada, puis les impasses du conflit israélo-palestinien au lendemain de la guerre des Six Jours et, plus largement, la question des inégalités entre les peuples. Sac au dos, elle part avec son mari d'alors pour un long voyage de huit mois : Turquie, Liban, Syrie, Irak, Iran, Afghanistan, Pakistan et Inde. Ce voyage amènera Lorraine à voir le monde comme un tissu de relations inégalitaires entre les pays et à prendre conscience de la persistance de la domination de l'Occident et de l'existence de nombreux régimes autoritaires antidémocratiques. Ses yeux se sont aussi desillés face au rôle de la CIA et à l'échec des formes d'aide au développement.

Revenue au Québec, Lorraine travaille avec les personnes réfugiées arrivant du Chili — souvent des militantes et des militants de gauche anti-Pinochet qui ont dû fuir leur pays après le coup d'État contre Salvador Allende (1973).

« La solidarité est la tendresse des peuples », disait le Nicaraguayen Tomás Borge. Lorraine, par son engagement indéfectible auprès des peuples et des personnes opprimées et exclues, aura incarné jusqu'au bout cette tendresse, qui ne trouve jamais le repos tant qu'il reste une injustice à combattre.



Elle s'engage aussi pour faire connaître au Québec la cause des sandinistes du Nicaragua et fait partie d'une brigade québécoise de soutien qui se rend dans le pays, en 1979. Ces différentes actions de solidarité internationale politisent de plus en plus les milieux communautaires québécois dans lesquels Lorraine milite, ce qui l'amène, elle qui est infirmière, à partir vers le Salvador en 1983 pour y rejoindre une équipe de travailleuses de la santé dans une zone contrôlée par la guérilla — le Cerro de Guazapa. Elle y vivra pendant huit mois dans la clandestinité, sous les menaces de bombardements et d'attaques de l'armée. En 2005, elle commence à s'engager dans la Coalition pour la justice et la paix en Palestine et, en 2009, elle se rend en Palestine avec une délégation québécoise. À son retour, elle témoigne de la situation d'apartheid existant en Cisjordanie, alimente le travail de Solidarité Québec-Palestine et agit pour essayer de changer la politique étrangère du Canada à l'égard d'Israël. Elle sera la cheville ouvrière de la Coalition BDS-Québec — Boycott, Désinvestissement, Sanctions contre Israël.

Pour Lorraine, il s'agit d'une radicalisation de son engagement qui l'amène à se poser deux questions importantes. Comment peut-on vivre dans un pays dont la richesse s'est souvent faite sur le dos des autres ? Quoi faire avec la violence armée dans la lutte révolutionnaire ? À ces deux questions, elle apportera des réponses nuancées qui tiennent compte des circonstances particulières dans lesquelles vivent les personnes, estimant que lorsque toutes les voies politiques sont bloquées et que la résistance pacifique ne fait pas avancer les choses, la lutte par les armes a un sens. Durant les dernières années, le sort réservé au peuple palestinien a mobilisé l'essentiel de sa réflexion et de son action.

« La solidarité est la tendresse des peuples », disait le Nicaraguayen Tomás Borge. Lorraine, par son engagement indéfectible auprès des peuples et des personnes opprimées et exclues, aura incarné jusqu'au bout cette tendresse, qui ne trouve jamais le repos tant qu'il reste une injustice à combattre. ■

1— L. Guay, « Marcher pour transformer le monde », *Relations*, n° 803, juillet-août 2019.

L'HUMANITÉ EN ACTE

Ellen Corin

L'autrice est psychanalyste et professeure émérite de l'Université McGill

L'engagement de Lorraine Guay sur la scène internationale est le prolongement, naturel pour elle, du combat pour la justice qu'elle mène depuis les bancs d'école. Lorraine était une personne chaleureuse et sa rigueur, que l'on pourrait qualifier d'implacable dans l'engagement, n'a jamais pris le pas sur l'humanité profonde qui animait son rapport à l'autre. Elle possédait un sens de l'écoute particulier, car elle donnait l'impression d'écouter depuis le dedans de l'échange, attentive à ce qui cherchait à s'exprimer par-delà les mots autant, sinon plus, qu'au contenu de ce qui était dit. Son écoute ouvrait la voie à ce qu'il y a de plus authentique en soi et participait à sa mise en forme.

L'une des incarnations et des points d'ancrage de ses convictions profondes fut son travail à la Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles, un lieu qui privilégiait l'embauche de travailleuses et de travailleurs communautaires issus du milieu, ancrés dans le milieu, porteurs de l'expérience et du savoir propre qu'ils et elles y avaient acquis. Une clinique populaire qui participait à des luttes plus larges impliquant les résidents et résidentes du quartier.

Un des moments charnière de notre rencontre, qui incarne pour moi un « point de capiton » au sens où il noue et révèle à la fois une série de fils qui semblaient, avant, suivre leur propre cours, fut une discussion, au début des années 1990, dans un petit restaurant de la rue Saint-Denis. Il s'agissait alors pour Lorraine et moi d'explorer ensemble la possibilité de répondre au lancement d'un nouveau programme de recherche par le Conseil québécois de la recherche sociale, en réalisant une recherche « en partenariat » entre les milieux universitaires et des organismes locaux.

Lorraine, alors présidente du Regroupement des ressources alternatives en santé mentale du Québec (RRASMQ), s'intéressait aux perspectives de recherche que je défendais : chercher à approcher l'expérience de la schizophrénie du point de vue des personnes elles-mêmes et comprendre ce qui les aide à se construire une vie vivable. La recherche que nous avons mise sur pied avec une équipe réunissant des chercheurs et chercheuses universitaires et le RRASMQ visait, dans le champ de la santé mentale, à soumettre à la critique non seulement le monde de la psychiatrie et des modèles de « réadaptation »